
P R É F A C E.

SI c'est souvent par vanité que l'on parle de soi, il y en auroit quelquefois davantage à n'en rien dire; & l'accueil qu'on a fait à l'Avis au Peuple a été tel, qu'on auroit droit de me soupçonner de cet orgueil, le pire de tous, qui reçoit les éloges avec indifférence, parce qu'il se croit au-dessus, si je paroissais ne pas sentir tout ce qu'il a de flatteur pour moi.

Touché du sort du Peuple malade dans les campagnes de ce pays, où il pèrit misérablement par la disette des secours utiles, & la multitude des mauvaises directions, mon seul but, en écrivant, étoit de prévenir une partie de ces malheurs.

Je n'avois destiné ce livre, qui parut pour la première fois au mois d'Août 1761, qu'à une petite enceinte de pays, & à un petit nombre de personnes, & je fus très-surpris en apprenant, cinq ou six mois après sa publication, qu'il étoit l'un des livres de science qui eût trouvé le plus de lecteurs dans tous les ordres.

Voir ce succès avec indifférence, ce seroit en être indigne; ce n'est point mon cas, & j'ai senti, comme je le devois, ce plaisir d'amour-propre, mais bien légitime pourtant, puisqu'il est la base de l'émulation, qui fait que tout homme est flatté quand il est applaudi. J'en ai éprouvé un bien plus vif, comme ami

de l'humanité, en jugeant, par les succès de cet ouvrage, de l'effet qu'on pouvoit s'en promettre : effet qui passe beaucoup mes espérances, & me remplit de cette joie que tout homme honnête éprouve quand il peut en soulager d'autres : enfin, j'ai ressenti, dans toute son étendue, celui que doivent procurer à toute personne qui pense, les marques publiques de l'approbation & de la bienveillance de son Prince, en recevant la médaille précieuse que l'illustre Chambre de Santé de la République de Berne me fit remettre, peu de mois après la publication de cet ouvrage, avec une lettre plus précieuse encore, dans laquelle elle m'assuroit de la satisfaction extraordinaire avec laquelle elle l'avoit vu paroître ; circonstance, que je ne pouvois taire ici, sans un excès de vanité ou d'ingratitude, & qui a été un motif bien puissant pour m'animer à donner tous mes soins aux nouvelles Editions, dans lesquelles j'ai fait plusieurs changements considérables dont je rendrai compte en peu de mots, après avoir dit quelque chose de celles qui ont paru ailleurs.

La première est celle que MM. HEIDEGGER publièrent en Allemand à Zurich, au commencement de l'année 1762, peu de mois après la première Edition Française. J'aurois été très-flatté de la simple approbation de M. HIRZEL, premier Médecin du Canton de Zurich, &c. que la supériorité & l'universalité de ses talents, la profondeur de ses connoissances dans la théorie de la Médecine, l'étendue & les succès de sa pratique, ont placé

dans le petit nombre des hommes rares de nos jours, & qui vient de se concilier l'estime & la reconnoissance de l'Europe, par l'histoire d'un de ses sages; (a) mais je m'attendois peu à l'honneur qu'il m'a fait, de traduire l'Avis au Peuple dans sa Langue; &, quelque sensible que j'y sois, je conserve toujours des regrets qu'il ait perdu, à rendre mes idées à ses compatriotes, un temps qu'il eût employé bien plus utilement en nous communiquant les siennes.

Il a enrichi sa traduction d'une très-belle Préface, qui roule principalement sur les caractères du vrai & du faux Médecin, & dont je me serois fait un plaisir d'orner mes nouvelles Editions, si la façon dont Mr. HIRZEL parle de l'Auteur, m'avoit permis de répandre moi-même son ouvrage. Je donnai une seconde Edition à la fin de 1762, avec des additions que M. HIRZEL traduisit pour la seconde Edition de Zurich, qui parut en 1763.

La seconde Edition étrangère est celle que DIDOT le jeune publia à Paris au Printemps de 1762, & que d'autres Libraires de Paris & de Lyon avoient projetée quand l'obtention du privilège les arrêta. Il me fit demander des additions, que je ne pus pas fournir, & ç'a été un avantage pour le Public, & ç'a été un avantage pour le Public, puisque cela lui a valu celles qu'un autre Médecin a faites: additions précieuses par la netteté & la précision avec lesquelles elles donnent les caractères & l'essentiel du traitement

(a) Le Socrate: ouvrage que tout le monde devoit apprendre.

de plusieurs maladies très-graves. L'auteur n'a pas jugé à propos de se faire connoître ; mais, qui qu'il soit, je le remercie d'avoir bien voulu joindre son travail au mien, & j'aurois adopté avec plaisir ses additions, si une grande partie des matieres qu'il a ajoutées ne sortoit pas absolument de mon plan, puisq'ue je me suis borné aux maladies aiguës, & qu'il a traité de plusieurs maladies de langueur. Il a dédié son Edition à Mr. le Marquis de MIRABEAU, & c'est, pour moi, l'éloge le plus flatteur qu'il pût faire de mon livre.

En 1763, le même Libraire donna une nouvelle Edition, faite sur la seconde Edition de Lausanne, & à laquelle, outre les additions faites à la première par un Médecin anonyme, un autre anonyme de la même Faculté en fit encore quelques-unes, & le Libraire y joignit la traduction de la Préface de M. HIRZEL. J'ai vu cette même Edition réimprimée, ou plutôt contrefaite, il y a un an, sous la date de 1766.

La même année 1763, & même avant que celle de Paris dont je viens de parler eût paru, BRUYSET & B. DUPLAIN, Libraires à Lyon, en publièrent une Edition copiée aussi sur la seconde de Lausanne, mais enrichie d'excellentes notes, qu'un de mes amis, l'un des plus habiles Médecins de leur ville, voulut bien leur fournir, & de la traduction de la Préface de M. HIRZEL, c'est la première qui ait paru ; & quoique celle qui fut imprimée bientôt après à la tête de l'Edition de Paris dont je viens de parler, en

differe, ces différences ne paroissent pas prouver bien évidemment qu'on ait consulté l'original pour faire la seconde.

Afin de finir les Editions Françoises, je dirai ici que celle de Lyon fut contrefaite, en même-temps, à Avignon & à Rouen : il s'en est fait une à Geneve en 1764, & une ici en 1765 ; mais de ces dix Editions Françoises, celles de Lausanne de 1761 & 1762, sont les seules auxquelles j'aie touché. Je passe aux Editions, ou plutôt aux autres traductions étrangères.

La premiere est celle que REINIER ARRENBERG, Libraire à Rotterdam, publia en 1764, & qui est très-belle. Mon sort est d'être heureux en traducteurs, & c'est Mr. BIKKER, Médecin célèbre à Rotterdam, & si connu dans l'étranger par sa belle Dissertation sur la Nature, (*) dans laquelle le génie & le savoir marchent d'un pas égal, qui a bien voulu donner l'Avis au Peuple à sa Patrie, & qui l'a enrichi de notes dont la lenteur de la personne qui s'est chargée de me les traduire, ne m'a point encore permis de profiter ; mais qu'un illustre ami, très-bon juge, m'a beaucoup louées, & dont j'ai lu, avec grand plaisir, un extrait très-bien fait dans l'excellent Journal de Leipfick. (a) Il est aussi l'Auteur d'un excellent ouvrage sur les maladies qui sont produites par le lait dans les femmes en couche.

Dans le même temps, où M. BIKKER introduisoit cet ouvrage en Hollande, un hom-

(*) De Naturâ humanâ quæ medicorum est. Leid. 1757.

(a) Commentarii de rebus in bist. natur. t. 12. pag. 556.

me dont j'ignore le nom, mais qui avoit bien saisi mon but, le faisoit imprimer, traduit en patois flamand, & Mr. KIRKPATRICK, ce Médecin célèbre, & qui a si bien mérité de l'humanité par son beau Traité de l'Inoculation, (b) le naturalisoit en Angleterre, où sa traduction fut imprimée pour la première fois en 1765, & réimprimée à la fin de la même année, sous la date de 1766, avec quelques légers changements, & une défense de la première traduction en forme d'appendix. (c) M. KIRKPATRICK eut l'attention utile & polie de me consulter sur les passages qui lui paroissent obscurs, ce qui constate l'exactitude de sa traduction, qui m'a paru très-élégante, & qui est très-bien imprimée: il a conservé les notes de l'Éditeur de Lyon, & en a ajouté lui-même plusieurs autres très-intéressantes.

M. le Docteur PELLEGRINI, célèbre Médecin de Venise, a pris la peine de le traduire en Italien, & d'enrichir de notes cette traduction que je n'ai point vue encore, & l'on trouve dans l'excellent Journal de M. ORTESCHI, (d) de longs extraits de l'original qui peuvent presque en tenir lieu.

J'ai appris par le Journal de Leipfick, qu'il y en a une traduction Suédoise, & il n'y a que quelques jours que Mr. J. V. PAULI, Docteur en Droit à Hambourg, & auteur d'une

(b) *The analysis of inoculation*, Lond. 1754, & 1761.

(c) *Advice to the People with regard to their health*, London 1765.

(d) *Giornale di Medicina*, tom. prim. Veniz.

nouvelle Gazette littéraire dont le plan est très-intéressant, m'a écrit qu'il étoit occupé d'une nouvelle traduction Allemande, qu'une Société, nouvellement établie, faisoit imprimer à ses fraix pour la distribuer gratuitement au Peuple.

Après cette Histoire des éditions étrangères, je viens aux changements que j'ai faits moi-même à l'ouvrage depuis la première. Dans la seconde, j'avois fait beaucoup de corrections dans le style, qui tendoient toutes à le simplifier & rendre le sens plus facile à saisir, & j'avois fait des additions considérables qui étoient de trois especes différentes, ayant, ou étendu la traçtation de quelques articles qui me paroïssent un peu trop succinçts, ou ajouté de nouveaux articles sur des matieres déjà traitées, ou enfin inséré de nouvelles matieres. Dans cette quatrieme Edition qui s'imprime à Paris chez DIDOT, le jeune, & qui est LA SEULE QUE J'APPROUVE, on ne trouvera pas des changements considérables dans ce qui a déjà paru; mais ce qui la rend supérieure aux autres, c'est l'addition de deux nouveaux chapitres, l'un sur l'inoculation, l'autre sur la santé des personnes valétudinaires.

Plusieurs personnes, très-respectables, dans ce pays ou dans l'étranger, & aux demandes desquelles je ne me suis refusé qu'avec un vrai chagrin, m'avoient demandé des additions qu'il ne m'a pas été possible de faire, puisque toutes avoient pour objet des maladies chroniques, qui sortent absolument de mon plan, auquel j'ai dû me tenir exactement attaché par plusieurs raisons. La première, c'est

que mon but a été de remédier aux abus qui se commettent à la campagne dans le traitement des maladies aiguës, & d'indiquer la vraie maniere de traiter ces maladies qui ne permettent pas d'attendre les secours, ou de transporter les maladies pour aller se faire examiner dans les villes. Les maladies chroniques sont, il est vrai, sujettes à être mal traitées dans les campagnes, mais on a le temps & la facilité de conduire les malades dans les villes, ou de faire venir des secours; d'ailleurs elles y sont bien moins fréquentes que celles dont j'ai parlé, & elles deviendront encore plus rares, dès qu'on traitera mieux les maladies aiguës, dont elles sont presque toujours la suite.

La seconde raison, & seule elle seroit bien suffisante, c'est qu'il est impossible de mettre le traitement des maladies chroniques à la portée de gens qui ne sont pas Médecins. Chaque maladie aiguë dépend le plus souvent d'une seule cause, & le traitement en est simple & uniforme; ainsi les symptômes qui font connoître la maladie, font connoître sa cause & son traitement; mais il en est tout autrement des maladies de langueur; chacune peut dépendre d'un si grand nombre de causes, & c'est la cause qui doit décider le choix des remèdes, que lors même qu'on connoît nettement la maladie, on est très-éloigné d'en connoître la cause, & de pouvoir se décider sur le choix des Remèdes. C'est cette connoissance des causes qui exige nécessairement des personnes versées dans l'étude & dans l'exercice de toutes

les parties de la Médecine, & à laquelle il est impossible que des personnes qui l'ignorent parviennent jamais. D'ailleurs leur complication, la variété des symptômes, les différentes périodes de la maladie, la difficulté des doses des remèdes dont l'activité rendroit dangereuses les plus petites erreurs, &c. sont autant de difficultés qui rendent le traitement de ces maladies pénibles pour les Médecins, même les plus exercés, & impossible pour tous ceux qui ne le sont pas.

La troisième raison, c'est qu'en supposant même qu'on pût rendre ces matières assez simples pour être saisies par tout le monde, elles exigeroient un ouvrage d'une longueur excessive & disproportionnée aux facultés de ceux à qui on le destineroit ; il y a telle maladie chronique qui seule demanderoit un volume aussi long que celui-ci.

Enfin, en accordant que la chose est nécessaire, & qu'elle est possible, je déclare que je la trouve au-dessus de mes forces, & que je suis bien éloigné d'ailleurs d'avoir le temps nécessaire pour l'exécuter. Je souhaite que d'autres l'entreprennent & réussissent ; mais j'espère que les personnes qui me faisoient l'honneur de vouloir m'imposer cette tâche, sentiront la force de mes raisons, & n'imputeront point à opiniâtreté, ou à manque de condescendance, un refus qui naît de la nature même de la chose. C'est pour leur donner une preuve de ma docilité & de ma déférence à leurs volontés, que j'ai composé, pour cette Edition, le Chapitre intitulé : Avis aux personnes va-

létudinaires, qui ne remplit point précisément ce qu'elles exigeoient de moi, mais qui renferme tout ce que j'ai cru pouvoir dire sur les maladies de langueur, sans m'écarter de mon plan, auquel, je le réitere, je dois & je veux me tenir exactement attaché.

J'ai appris que les citations avoient embarrassé quelques personnes; il étoit difficile de le prévoir, mais il est aisé d'y remédier pour l'avenir. Il n'y a dans cet Ouvrage que deux especes de citations; les unes pour indiquer les remedes, les autres pour rapporter quelque passage du Livre même, qui sert d'éclaircissement à l'endroit où on le cite; les unes & les autres étoient inévitables. La premiere est désignée, ainsi, N^o. avec le nombre, comme 1., 2., &c. elle marque que le remede que j'indique, est décrit dans la table des remedes au numéro marqué; ainsi, quand on lit dans le § 3. l'infusion tiède N^o. 1., & dans le § 4., la tisanne N^o. 2., ou le lait d'amande N^o. 4., cela signifie qu'on trouvera ces remedes dans la table aux N^o. 1., 2., 4; & cette table qui est à la fin de l'Ouvrage, commence à la page 515.

Si je n'avois pas pris le parti de former cette table & qu'au-lieu d'indiquer les remedes par leur N^o. j'en eusse donné la description toutes les fois que j'en conseille l'usage, j'aurois doublé ce volume, & la lecture en auroit été insoutenable.

Les citations de la seconde espece sont fort simples; l'on voit que tout l'Ouvrage est divisé par paragraphes, désignés par cette mar-

que § & pour ne pas le grossir par des répétitions inutiles, quand, dans un endroit, j'ai dû rappeler ce qui étoit déjà ailleurs, au lieu de le redire tout au long, je n'ai fait qu'indiquer le paragraphe où cela se trouvoit; ainsi, quand on lit page 84, § 50., quand la maladie est telle qu'elle est décrite, (§ 46.) cela signifie que pour ne pas répéter la description que j'ai déjà faite, je renvoie à aller la chercher dans le § 46. que je cite.

L'usage de ces citations n'est rien moins que nouveau, & est extrêmement commode & aisé; mais n'y eût-il qu'un lecteur qui dût en être embarrassé, je n'ai pas cru devoir omettre cet éclaircissement: je ne puis espérer d'être utile, qu'autant que je serai clair, & l'on sent que l'envie d'être utile, est le seul motif de cet Ouvrage: & j'ose croire que je n'ai pas entièrement manqué mon but; l'approbation que de très-grands Médecins ont donnée au plan & à l'exécution, les éloges des meilleurs Journalistes, vingt Editions dans moins de cinq ans, les remerciements de beaucoup de gens qui croient m'avoir obligation, sont autant de témoignages qui me permettent de penser qu'en composant cet Ouvrage, j'employai utilement mon temps. Ceux qui craignent ou veulent craindre, ou aiment à craindre, qu'il n'ait des inconvénients, se trompent. Il seroit à souhaiter, disent-ils, que l'on n'eût jamais écrit sur la Médecine en Langue vulgaire, & que la Médecine fût restée entre les mains des Médecins. Mais ils n'ont pas senti que la première partie de ce souhait est impossible, &

que ce ne sont pas les livres de Médecine qui ont mis cette science entre les mains des femmes & des Charlatans. En quelle Langue vouloient-ils donc qu'écrivissent les Médecins Grecs, qui ont écrit les premiers & les mieux de tous ; & croient-ils que ce soit dans les ouvrages des grands Médecins François & Anglois, qui ont écrit dans leurs Langues, que les Charlatans de ces deux nations, puissent leurs raisonnements insensés & leurs recettes dangereuses ?

Il seroit à souhaiter, sans doute, que la Médecine ne fût exercée que par les Médecins, mais la chose est malheureusement autrement ; & aussi long-temps qu'on n'aura pas trouvé le moyen d'y remédier, l'on doit s'occuper, en attendant que la source du mal soit tarie, d'en diminuer les effets autant qu'il sera possible. Quand je composai l'Avis au Peuple, je crus qu'il seroit propre à remplir en partie ce but louable : rien n'a dû jusqu'à présent m'engager, à changer d'idée ; & , en publiant cette nouvelle Edition, dans laquelle j'ai profité de quelques remarques des différents Editeurs, je ne crains point de publier un ouvrage dangereux. Pai eu la satisfaction de voir que des personnes charitables & intelligentes s'en sont servies avec un succès marqué, même dans des maladies très-graves, & je serai au comble de mes vœux ; si je continue à apprendre qu'il contribue à adoucir les maux & à prolonger les jours de mes semblables,

A Laufanne, le 21 Juillet 1766.